

# JE SUIS CHARLUS: PROUST ET LA DÉRAISON D'ÉTAT

BRIGITTE MAHUZIER<sup>1</sup>

Est-il raisonnable, se demande Françoise, en regardant passer les cuirassiers à travers les rues de Combray, de donner sa vie, sans assurance aucune d'en tirer des avantages outre-tombe? Et pourtant c'est exactement ce que l'état laïque, sous le principe de "raison d'état", exige de ses soldats: un don de vie sans contredon, déraisonnable. Est-il raisonnable pour les soldats de mourir pour les autres, et pour les autres de se mettre à la place des soldats morts à la guerre? Comme le rappelle sobrement Georges Bataille, "nous sommes, vous et moi, des êtres discontinus" et "si vous mourez, ce n'est pas moi qui meurs" (*L'Erotisme*, Paris: Minuit, 1957, 19). Et pourtant, c'est précisément ce que fait tout un chacun en temps de guerre, oublieux de ce principe de discontinuité selon lequel on ne peut ni mourir pour les autres, ni se mettre à la place de ceux qui sont morts.

Il y a quelque chose de profondément troublant à la fois pour la raison et pour la morale à dire "Je suis X", surtout si ce X, singulier ou pluriel, est victime d'un crime. Peut-on raisonnablement dire "Je suis Charlie", je suis ces héros courageux (ou complètement fous dirait Françoise), morts pour la liberté d'expression, morts pour une idée, si belle, si chère soit-elle? Pourtant cette phrase recyclée (on pense au "Ich bin ein Berliner" de Kennedy le 26 juin 1963, il y a 52 ans), lancée par internet (via twitter) le jour-même de l'assassinat des journalistes de *Charlie Hebdo*, devenue *hashtag* d'un jour à l'autre, fait sens instinctivement (on va dans la rue ou sur la toile crier sa rage et sa douleur) et se justifie d'un complexe agglomérat de raisons éthico-politiques et de bons sentiments.<sup>2</sup> Elle évoque à la fois la solidarité et l'empathie pour les victimes,

<sup>1</sup> Bryn Mawr College - bmahuzie@brynmawr.edu

<sup>2</sup> Cette communication a été lue à Cologne le 26 juin 2015, soit cinquante-deux ans jour pour jour après le célèbre discours de Kennedy à Berlin (26 juin 1963) qui marquait le soutien des Etats-Unis à la fierté combative des Berlinoises en prenant pour modèle le "civis romanus sum" du citoyen romain. Ces quatre mots, lancés en pleine guerre froide, et qui firent la une des journaux internationaux, étaient à la fois une déclaration politique anti-soviétique et pro-démocratique

l'horreur du crime commis, mais aussi le refus de se laisser terroriser, le désir de se distinguer du fanatisme religieux, la fierté d'appartenir à un état démocratique et laïque qui fait, de principe, la différence entre la guerre et le crime. Difficile de ne pas "en être".<sup>3</sup>

Je propose de jouer sur cette petite phrase "Je suis Charlie", en notant au passage tous les "Charlie" de la *Recherche* (Charles Swann, Charlus, Charlie Morel, dont Charlus veut greffer le nom sur le sien en proposant de l'appeler Charmel) et plus généralement dans l'inconscient linguistique français, la déclinaison onomastique du "Char" qui, de Charles Bovary à *Charlie Hebdo*, en passant par Charlie Chaplin, évoque un mélange de clownesque et de sérieux attaché à ce vocable.<sup>4</sup> Le dénommé Baron de Charlus, dont le nom comporte une infinité de tiroirs aux résonances germaniques, est le "Charlie" sur lequel je m'attarderai, personnage énigmatique, resurgissant en plein épisode de guerre, en pleine déraison, comme le fou du roi ou le roi des fous. Ce personnage de haut et ancestral lignage incarne une histoire à longue durée de la guerre et de la raison d'être de sa propre caste: du Moyen Age, avec ses "croix de justice" (évoquées à propos des "tortures féodales" qu'il réclame dans l'hôtel de Jupien" [IV, 419]), à la Grande Guerre, où il passe le relais à son neveu, qui s'empresse de perdre sa "croix de guerre" dans ce même hôtel avant d'aller mourir sur le front.<sup>5</sup> Charlus, en outre, en tant que modèle de l'inverti, dont la folie bavarde et nietzschéenne enchevêtre bien et mal, ami et ennemi, amitié et amour, nous offre une autre écriture et une

et un acte de solidarité. Sa version plurielle, la fameuse déclaration des étudiants occupant la Sorbonne en 68, "Nous sommes tous des juifs allemands", réclamant la fin de l'extradition de Daniel Cohn-Bendit, se veut délibérément un acte de sympathie fondé sur un sentiment d'appartenance et de solidarité au-delà des vaines catégories, sur le célèbre modèle du "Des cannibales" de Montaigne. Cette formule, "nous sommes tous--ce qu'on n'est pas", sera reprise comme autant d'expressions de critique politique et idéologique: nous sommes tous des sans papiers, des immigrés, des intermittents, des Ukranien, etc. Comme quoi la formule "je suis X" ou sa version plurielle et communautaire "nous sommes tous X" n'implique pas une lecture univoque mais bien dépendante du temps et du contenu du "en être".

<sup>3</sup> Proust, tout au long de la *Recherche*, décline avec beaucoup d'humour les usages du « en être », en particulier pour des catégories dépréciées, comme les homosexuels, les juifs et les snobs.

<sup>4</sup> *Charlie Hebdo* doit son nom à son fondateur, Stéphane Charbonnier (1967-2015), lui-même signant ses dessins sous l'abréviation "Charb".

<sup>5</sup> Ironiquement, la croix de guerre sera attribuée à Morel, le déserteur trouillard devenu héros sur le champ de bataille.

autre histoire de la guerre, non orthodoxe parce qu'il brouille les cartes et rassemble des contraires. C'est une histoire, comme on va le voir, où les valeurs de justice et d'amitié ne sont plus fiables.<sup>6</sup>

Comme il n'est plus nécessaire de le démontrer, la *Recherche* baigne dans l'Histoire et cette histoire est double: histoire ponctuelle avec sa proverbiale "Grande Hache", histoire de l'événement (la guerre de 14-18 ayant pris la place de l'Affaire Dreyfus), et histoire de longue durée qui évolue lentement et quasi-imperceptiblement, comme son propre visage dont on ne voit jamais les traits s'altérer au cours d'une vie. Ainsi, au visage de Saint-Loup, avec sa marque au front, signature de guerre, et son visage découpé en deux au moment de sa mort, on peut opposer celui de Charlus, dont le maquillage dégoulinant finit par décomposer les traits sans qu'il en soit jamais conscient. Le narrateur, lui, n'en est que trop conscient, et détourne les yeux en évoquant les ravages d'une longue maladie ou d'un abus de substances.

Deux visages donc, deux écritures de l'histoire de la guerre: et tout d'abord l'histoire de longue durée, celle à laquelle je fais allusion dans la deuxième moitié de mon titre par "la déraison d'état", histoire représentée par Charlus, et que viendra traverser l'événement de la guerre de 14-18.

### *La Dérison d'État*

Revenons à l'épisode du passage des cuirassiers, et à Françoise, la bien nommée, qui dans cette histoire française a un rôle dont on n'a pas assez mesuré l'importance.

«Pauvres enfants», disait [-elle] à peine arrivée à la grille et déjà en larmes, «pauvre jeunesse qui sera fauchée comme un pré; rien que d'y penser j'en suis toute choquée», ajoutait-elle en mettant la main sur son coeur, là où elle avait reçu ce *choc*» [I, 87, italiques dans le texte].

<sup>6</sup> Dans *Politiques de l'amitié* (Galilée, 1994), Jacques Derrida, qui fait l'historique de l'amitié d'Aristote à Blanchot et repère l'exclusion de l'amitié entre femmes et entre homme et femme dans cette histoire, ne dit rien de celle entre homme et homme. Cette communication prolonge le commentaire derridien sur l'amitié, mais en en restreignant le champ historique à celui de la guerre moderne et de la montée de l'ennemi partisan.

La réaction pré-traumatique de Françoise--déjà toute en larmes avant même le passage des soldats--s'explique en partie par son expérience de la guerre franco-prussienne. En effet, celle-ci fut la première pour les Français du 19<sup>e</sup> siècle à se dérouler sur le territoire national, à impliquer les civils (guerre «totale»), à ne plus respecter les codes militaires et à faire surgir--et c'est mon propos--ce que j'appellerai «la déraison d'état».

Mais d'abord la «raison d'état». Selon les thèses de Thomas Hobbes, qui voit l'homme dans un état de guerre permanent, l'état a cet avantage de nous délivrer de nos «ennemis» en offrant à ses membres une sorte de contrat sécuritaire, où l'individu abdique une partie de sa liberté en faveur de sa sécurité. Pour ce faire, l'Etat s'arrogue le droit de reconnaître et de départager ceux qui sont amis et ceux qui sont ennemis. Cette structure binaire implique donc une opposition claire entre amitié et inimitié. En outre, la guerre qui, selon ce contrat, est permission, voire ordre de tuer, se trouve décriminalisée par cette reconnaissance mutuelle. Elle est considérée comme «juste» dans la mesure où elle fonctionne à l'intérieur de cette structure contractuelle librement acceptée par les partis belligérants, et comme telle s'apparente au sport, un peu comme un duel entre partenaires dignes de réciproque estime. Idéalement, si l'ennemi pour moi c'est l'autre, l'autre pour l'ennemi c'est moi. L'amitié est basée sur cette réciproque reconnaissance et permutabilité des positions, cette possibilité de se mettre à la place de l'autre, et de laisser l'autre se mettre à ma place. Je suis X, oui, si X peut à son tour être Je.<sup>7</sup>

Or que se passe-t-il depuis le milieu du 17<sup>e</sup> siècle, et en quoi la guerre de 1870 a-t-elle fait vaciller cet idéal, en particulier le caractère «raisonnable» de la soi-disant «raison d'état»?<sup>8</sup> Pour aller très vite, essentiellement deux choses sont advenues depuis 1648: l'avènement de la démocratie qui impose la levée en masses de conscrits ou “impôt du sang” et, ce qui est son corollaire et s'amplifie avec la guerre de 1870, l'ennemi injuste ou partisan, le vil ennemi. En effet, il faut bien, à défaut de pouvoir

<sup>7</sup> Selon le principe de la permutabilité des pronoms je/tu analysé par Emile Benveniste dans “La nature des pronoms” (1956).

<sup>8</sup> La théorie politique moderne (c'est-à-dire post-westphalienne, datant du milieu du 17<sup>e</sup> siècle) est basée sur l'acceptation de la raison d'état. Le traité de Westphalie, qui mit fin à la guerre de 30 ans entre la France et la Suède d'un côté et la Prusse de l'autre, fut signé en 1648, et *Le Leviathan* de Hobbes fut publié peu après, en 1651.

offrir au conscrit une juste rétribution du sang qu'il verse (puisqu'un état laïque ne peut promettre la vie éternelle que sous forme de mémorial), lui donner le sentiment, voire la certitude qu'il le verse pour une juste cause, c'est-à-dire contre un ennemi injuste qu'il faut à tout prix écraser comme le serpent du mal. Vilifier l'ennemi, comme Georges Bush l'a si mémorablement fait avec son "axe du mal" n'est bien entendu pas un phénomène nouveau, mais l'aboutissement logique de la démocratisation de l'armée dans un état en principe laïque mais fonctionnant toujours dans un imaginaire empreint de croyances religieuses.

C'est cette inflation généralisée, cette «montée aux extrêmes» de "l'ennemi injuste" (ou l'ennemi partisan), atteignant un sommet nouveau pendant la Première Guerre mondiale, qui m'intéresse ici. Et c'est le concept de juste et avec lui, celui d'amitié, et l'histoire de ce moment de renversement, que je tenterai de localiser dans la *Recherche* à travers quelques scènes et quelques personnages, en particulier le Baron de Charlus et sa "folie". En effet, le rêve fou entretenu par Charlus d'un retour au Moyen-Age (qu'il tente de recréer à grands renforts de coups de fouet, de barres et de croix de justice dans l'hôtel de Jupien) n'est-il pas le rêve d'un retour impossible à une époque où la «guerre juste» était la guerre sainte, c'est-à-dire pour une cause qui ne se cherchait pas d'alibi, de justifications oiseuses? La guerre ne s'étant pas encore laïcisée, on mourait pour son Dieu et/ou pour son roy.<sup>9</sup> Avec l'état moderne et la démocratie laïque, représentée par le jardinier de Combray et Françoise, c'est tout le concept de la «guerre juste» qui est remis en question, et avec lui les justes raisons de faire la guerre.

Retournons une dernière fois à l'épisode du passage dominical des cuirassiers dans les rues de Combray.

Pourquoi mourir? Pour *quoi* mourir? Au nom de quelles raisons mourir? «Mourir pour la patrie?» Pour le jardinier de Combray (qu'on retrouve d'ailleurs plus tard dans l'épisode de guerre du *Temps retrouvé* et qui incarne le bon sens populaire et l'application obtuse littérale des principes de 1789), la guerre est tout simplement un mauvais tour qu'on joue au peuple. La preuve, dit-il, c'est que quand on la déclare on

<sup>9</sup> Voir Philippe Contamine, « Mourir pour la patrie », in Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1997, p. 1695. 19.

arrête tous les chemins de fer. “Pardi, pour pas qu’on se sauve”, opine Françoise du tac au tac. La guerre pour ces deux-là n’est pas simplement, selon la théorie de Clausewitz, la continuation de la politique, la guerre c’est la politique et même une politique de classe car c’est toujours les mêmes qui paient et les mêmes qui en profitent.

Le jardinier, qui n’est pas pacifiste, mais représente une certaine critique socialiste populiste et anticapitaliste qu’on verra se développer avec Jean Jaurès au moment où la guerre de 14-18 se prépare, dénonce l’injustice faite au peuple. La guerre, pour lui, est une sorte de complot des nantis, où si l’on ne se méfie pas, on est “faits comme des rats” (comme dirait le Bardamu de Céline). Mais il est aussi imbu des idées de Rousseau qui préconise le sacrifice, librement accompli, des soldats révolutionnaires pour la liberté. La révolution, explique-t-il à Françoise, n’engage que ceux qui veulent y participer («il n’y a que ceux qui veulent partir qui y vont»). Mourir pour des idées, finalement, il est d’accord, si c’est volontairement.

Par contre Françoise se montre très critique, et, comme on l’a noté, se pose la question du don de la vie et du don de la mort, avec l’insistance d’un philosophe sceptique. Selon Jacques Derrida dans *Donner la mort*, il n’y a pas de complément datif possible après la préposition «pour» dans «mourir pour».<sup>10</sup> Mais si c’est une folie de «mourir pour des idées», c’en est une plus grande de penser qu’on peut mourir pour l’autre, comme le rappelait Bataille en 1957, dans l’extrait déjà cité en introduction.<sup>11</sup> La mort est cet absolu qu’on ne peut ni donner ni prendre. Penser autrement, faire si peu de cas de la mort, la question au cœur de l’homme-philosophe, c’est être plus bête que les bêtes, coupé de sa raison (“un li-on”, dit Françoise, avec à propos).

N’est-ce pas à partir de 1870, au moment où la République tente de s’implanter, que la guerre, comme le suggèrent Françoise et le jardinier, a brutalement révélé sa déraison, sa foncière injustice, son aspect partisan? Comme le note Friedrich Engels, qui suit avec passion le déroulement de la fin de la guerre de 70, prenant le parti des communards contre les Versaillais, la Commune a fait perdre à la guerre toute retenue, tout sens des limites, toute politesse enfin: «les Etats civilisés», écrit Engels dans son jour-

<sup>10</sup> Jacques Derrida, *Donner la mort*, Paris: Galilée, 1999, pp. 67 et suivantes.

<sup>11</sup> Françoise, pour toutes ces raisons, ne serait sans doute pas descendue dans la rue pour dire “Je suis Charlie”, à moins que le jardinier ne l’ait convaincue de l’accompagner.

nal le 8 décembre 1870, «doivent combattre conformément à l'étiquette et [...] il ne sied pas à une véritable nation de commettre l'impolitesse de continuer la lutte, après que la nation officielle a été obligée de se rendre». «Actuellement», poursuit-il, «les Français se rendent coupables de cette impolitesse», et Engels, loin de les blâmer, applaudit à deux mains, comme dirait le diplomate Norpois. Or Norpois est un anti-Engels, un diplomate du passé, le modèle même de la politesse et de l'étiquette des cours.<sup>12</sup> Il appartient à un monde de politique internationale en voie de disparition, un monde désuet, suranné, qui exige non seulement qu'on déclare la guerre formellement mais qu'une fois terminée, le perdant s'incline devant le gagnant, afin qu'une nouvelle alliance se scelle entre justes ennemis.

Ce que je veux souligner ici, tout en introduisant l'opposition Norpois-Charlus, politesse/impolitesse, règles/dérèglement, raison/déraison, amitié/amour, c'est que le monde proustien est habité par cet ennemi partisan, *inimicus*, et que le concept même de la guerre comme duel--ce concept chevaleresque de double reconnaissance, de permutabilité des positions de sujet et objet (à la Benveniste Je/Tu et à la Charlus dans sa traduction S/M)--est radicalement mis à mal. Avec la disparition de l'ennemi *hostis*--«hôte» en français, celui qui reçoit et celui qui est reçu, le sujet et l'objet du rapport social avec l'autre--disparaît l'ami idéal (celui de la permutation possible du je/tu). Avec l'apparition de l'*inimicus*, l'ennemi absolu, disparaît l'amitié. La guerre dans le roman--et la Grande Guerre en particulier--sonne le glas de l'amitié, paradigme d'un monde désormais désuet, ou comme aurait dit Odette, d'un monde obéissant à des règles de *fairplay* et de *politeness*, quoique sans doute, comme l'indique l'anglais, de tout temps compromises.

### *Amitié*

L'amitié, on s'en souvient, est le ciment du salon Verdurin comme celui, plus politique, de ce grand salon européen où évoluaient les princes et les ambassadeurs, et dans sa forme mondaine, celui des salons artis-

<sup>12</sup> «En dépit qu'en aient les Prussiens, qui se regardent comme les meilleurs connaisseurs de l'étiquette militaire, voilà trois mois que les Français continuent réellement de se battre, après que l'armée française officiellement a été chassée du champ de bataille», article paru dans *Pall Mall Gazette*, no. 1816, 8 décembre 1870.



tocratiques où les alliances, comme les mariages, se faisaient et se défaisaient avec le même souci de l'étiquette que les alliances entre grandes puissances.<sup>13</sup> Il fallait croire à l'amitié, mais aussi aux ambassades, ces facilitateurs d'amitié, aux déclarations de guerre comme aux traités de paix, ces frontières entre guerre et paix, pour que le monde tourne, du moins celui qui précède la première guerre mondiale. Mais ce monde, où l'on croyait encore, malgré l'épisode de la Commune, au droit international, à l'étiquette de guerre, ce monde à l'aube de la première guerre mondiale Proust le voit se refermer sur un nationalisme étroit, ennemi de l'amitié. La phrase célèbre, "ce que je veux c'est une poignée de mains, ce n'est pas un coup de chapeau!" [II, 817], attribuée à Guillaume II regrettant d'avoir perdu l'amitié de la France en annexant les provinces françaises (l'Alsace et la Lorraine), sera, si l'on en croit Céleste Albaret, souvent citée par Proust.<sup>14</sup> Mais comme Proust le fait si souvent lorsqu'il a quelque chose d'important à dire, il place cette phrase dans la bouche d'un fantoche qui écorche la langue française, le prince "Von" (Faffenheim-Munsterberg-Weinigen), premier ministre allemand que personne, dans le Faubourg Saint-Germain, ne prend au sérieux lorsqu'il tente (la scène se situe avant la Grande Guerre) de promouvoir l'amitié franco-allemande.<sup>15</sup>

"Tout pour les amis, vivent les camarades" répétait à l'envi M. Verdurin pendant les beaux jours de l'amitié, bien avant la guerre. Les règles de la "petite église" étaient simples, il n'y avait pas de règles car on était "entre amis", pas d'invitation à dîner, pas de programme pour la soirée, pas d'habit noir, "on se contentait de jouer des charades, de souper en costumes, mais entre soi, en ne mêlant aucun étranger au petit noyau" [I,

<sup>13</sup> Voir Sara Fadabini, "Réseaux sociaux et communautés esthétiques", qui propose une lecture sociolinguistique et philosophique plutôt positive de l'amitié dans la *Recherche*, où après avoir examiné la fonction aliénante de l'amitié dans les réseaux mondains où le langage est typiquement du côté du "bavardage", elle suggère qu'il y a chez Proust la possibilité de fonder une nouvelle communauté de réseaux sociaux grâce à la parole désaliénée (du côté de l'art, où peut surgir une "étincelle de vérité").

<sup>14</sup> Selon Céleste Albaret, *Monsieur Proust*, Paris: Laffont, 2014.

<sup>15</sup> Il trouve les Anglais "pêtes" (et indignes de l'amitié de l'Allemagne) et prononce archéologue "arshéologue", double faute de phonétique qui suffit à le disqualifier aux yeux de ses hôtes, le duc et la duchesse de Guermantes (la soirée se situe dans *le Côté de Guermantes II*, juste après "le soir de l'amitié" avec Saint-Loup).



186]. Dans ce monde de liberté obligatoire et d'amitié inconditionnelle, où il était interdit d'interdire, les "ennuyeux, les réprouvés [pour Mme Verdurin], ce fut tout ce qui retenait les amis loin d'elle" [Ibid]. Et si l'amant ou la maîtresse risquait de faire lâcher l'ami, on l'intégrait au petit noyau, en l'engageant à l'essai, le nouveau devenant fidèle (comme Forcheville) ou, en cas de non conformité aux lois de l'amitié sans réserve, on prenait à part le "fidèle" et on lui rendait le service de le brouiller avec son ami ou sa maîtresse" (comme Swann et Charlus) [I, 187].

La guerre ne va certes rien changer aux belles lois de l'amitié selon lesquelles fonctionnait si souplement le salon Verdurin, mais plutôt révéler que sous l'amitié et la camaraderie pointe l'obligation d'"en être", de participer, de ne pas lâcher, ne pas désertier, de rester coûte que coûte sous le drapeau de la patronne devenue général des armées.

La petite chapelle devient, pendant la guerre, un modèle de patriotisme intransigeant, qui n'est pas sans rappeler les samedis patriotiques de Combray, pourtant bien "indulgents" et sympathiques, pleins de bonne humeur, de solidarité et de cordialité, et où Françoise, encore une fois, révèle sa profonde intelligence des codes et du fonctionnement social. Elle-même patriote selon les délimitations ancestrales de son "païs" (sa région), elle est à l'origine de ces samedis patriotiques où dérogeant à l'heure officielle, la famille vit à son heure propre afin de lui permettre de faire son marché à Roussainville-le-pin sans se presser. Mais surtout, elle est le chantre de la geste familiale et sait avec art et humour mettre en scène devant la famille rassemblée, le récit de "la surprise d'un 'barbare' (nous appelions ainsi tous les gens qui ne savaient pas ce qu'avait de particulier le samedi) qui, étant venu à onze heures pour parler à mon père, nous avait trouvés à table" [I, 110]. Rien ne la mettait plus en joie que le chauvinisme aveugle du père (avec qui pourtant elle sympathisait du fond du cœur) qui ne comprenait pas la surprise du "barbare", n'ayant pas visiblement saisi la possibilité d'existence d'un monde autre que le sien, avec ses codes, ses coutumes, sa façon nécessairement arbitraire de découper le temps. Françoise, elle, le sait bien. Son patriotisme étroit est entièrement lucide, et son récit de la visite du "barbare" un modèle de manipulation de son auditoire à des fins de "rassemblement autour du drapeau" (même la plus réticente, la grand-tante, "laissait son ouvrage, levait la tête et regardait par-dessus son lorgnon" [I, 110]).

Le salon Verdurin n'a pas sa "Françoise" mais il a au centre la plus attentive des vigiles, gardienne de cette formidable machine à expulser, démon de Maxwell qui non seulement ne supporte pas le tiède, mais sait expédier avec la plus grande efficacité le triage de ses troupes. A la moindre velléité de défection, le "traître" est accusé de toutes les trahisons envers la patrie par le général en chef des armées dont le salon, dans sa version militaire, est transformé en GQG (Grand Quartier Général).

Déterritorialisé par la guerre (comme il l'avait été par la mer dans la propriété des Cambremer), le salon Verdurin reste néanmoins identique à lui-même, fonctionnant seulement un peu plus vite et efficacement. Après avoir superbement banni le Baron de Charlus pendant la mémorable soirée musicale à la Raspelière (*Sodome et Gomorrhe II*), Mme Verdurin le poursuit de ses accusations d'espionnage au service de l'ennemi où, selon elle, c'est à la Raspelière, lieu idéal de par sa situation géographique pour toutes formes d'activités de surveillance et d'espionnage, que Charlus était "sûrement chargé par les Allemands de préparer [...] une base pour leurs sous-marins", refusant pourtant d'accepter une chambre dans le château gentiment proposée par la patronne et préférant "habiter Doncières où il y avait énormément de troupes". Tout cela, concluait-elle "d'un air doux et perspicace", "sentait l'espionnage à plein nez" [IV, 345]. Mais si les petites chroniques dénonciatrices de Mme Verdurin font le plus grand tort au baron de Charlus, il n'en continue pas moins à conduire sa vie comme la patronne elle-même. Tous deux profitent des nouvelles opportunités que la guerre jette sur le marché de la mondanité ou du sexe: Mme Verdurin pour mieux contrôler son salon et Charlus pour mieux satisfaire ses perversions.

### *Amour*

N'y a-t-il rien finalement, avec l'intervention de la Grande Guerre dans le roman, qui échappe aux étranges et multiples formes de l'amour: à la perversion, la trahison, la manipulation, la mauvaise foi, le trucage, la falsification, l'invention, l'illusion volontaire ou non, la tromperie, la duplicité, la complicité? Qu'en est-il de l'amitié, des lois de la compassion, de la pitié? De l'abnégation de soi au profit de l'autre, de l'efface-

ment, du geste gratuit, c'est-à-dire sans retour, du don sans contredon? Saint-Loup plaçant une couverture sur les genoux de son ami de peur qu'il ne prenne froid au cours de leurs promenades dans la campagne normande en compagnie de la grand-mère que ce geste touche aux larmes; Saint-Loup sautant par-dessus les banquettes du restaurant où il retrouve le narrateur par une nuit de brouillard, grelottant près des toilettes dans la salle réservée aux indésirables, pour entourer les épaules frémissantes de son ami d'un manteau emprunté à un autre; Saint-Loup donnant sa vie pour les hommes de sa troupe après avoir été marqué au front comme le bétail à abattre, sans jamais se plaindre. Pour tous ces Saint-Loup, cette sainteté noble du croisé à l'amitié idéale, il y a le Saint-Loup au visage soudain fracturé en deux morceaux pendant le fameux « soir de l'amitié ». C'est en effet au retour de cette soirée que Saint-Loup annonce avec fanfaronnade au narrateur qu'il l'a trahi auprès de Bloch, leur ami commun, en révélant à ce dernier que le narrateur "lui trouvait des vulgarités" [ibid]. A la suite de cette révélation surgit, dans l'intimité de la voiture, l'image effrayante du visage de Saint-loup, révélant la bête sous le saint, "bestialité toute passagère et sans doute ancestrale" [II, 693], s'empresse de commenter le narrateur interloqué. Il y a aussi, pendant la guerre, le visage coupé en deux de Saint-loup au moment de sa mort. Comme le commandant Boildieu de *la Grande Illusion* dont l'amitié virile avec Raffaufstein, son homonyme allemand, défie les frontières, Saint-Loup, aristocrate militaire de carrière, se plaît à défier les frontières nationales, et comme Boildieu, donnera sa vie pour ses hommes. Mais chez Saint-Loup, quelque chose ne colle pas à l'image du parfait ami, car l'amour et ses déceptions se glisse toujours entre le moi et l'autre de la parfaite amitié.<sup>16</sup>

Il restera cependant à Saint-Loup, militaire de carrière, voire de naissance, une dernière illusion concernant la justice ou la justesse de la guerre et concernant sa propre objectivité. Dans une de ses lettres du front, où il fait l'apologie de l'héroïsme des "poilus", mot "prêt pour de grands poètes comme le mot Christ ou Barbare", Saint-Loup déclare avec emphase souhaiter "une paix juste, je ne veux pas dire

<sup>16</sup> Tout l'épisode de la visite du narrateur à Doncières témoigne de cette duplicité amour/amitié chez Saint-Loup, ainsi que le fameux "soir de l'amitié" où culmine de façon très ambiguë l'amitié entre les deux hommes.

juste seulement pour nous, vraiment juste, juste pour les Français, juste pour les Allemands” [IV, 333]. Cet idéal d’un traité de paix “juste” pour toutes les parties ne peut, selon lui, advenir que si la France gagne la guerre et peut ainsi imposer un traité de paix juste: “nous savons que nous aurons la victoire et nous le voulons pour dicter une paix juste” [ibid]. Au moment où il met ces mots dans la bouche de Saint-Loup, Proust a sans doute en tête la question du traité de Versailles, de la fragilité des traités et de la nécessité d’établir un tribunal de justice internationale, qui ne soit pas à la merci des intérêts nationaux, même chez les plus éclairés des militaires.<sup>17</sup>

### *Norpois/Vaugoubert et la fin des ambassades*

Cette question de justice internationale a hanté nombre d’historiens, en particulier un contemporain de Proust, Carl Schmitt, politologue de la Weimar, à la recherche d’une solution pour qu’un traité de paix soit, comme le réclame Saint-Loup, vraiment juste pour les belligérants et n’aboutisse pas à un retour de la guerre. La solution, selon Schmitt, est l’*amicus curiae*, l’ami de la cour, de la justice, celui qui, délégué par cette cour, peut étendre son système de justice à l’ennemi partisan et proposer une solution qui ne serve aucun parti en particulier.<sup>18</sup> Il doit donc être à la fois “intéressé” par une question générale (servir la justice) et purement “désintéressé” (ne servir personne en particulier). C’est cet intermédiaire, déjà préconisé par Hegel dans son *Principe de la philosophie du droit*, qui devient le nouveau médiateur indispensable à la sauvegarde de la paix lorsque celle-ci est si visiblement fragilisée par l’esprit partisan des querelles internationales.

Or comment cet intermédiaire, version Schmitt, n’étant pas extérieur à la cour mais une extension de celle-ci, peut-il échapper à l’esprit partisan?

<sup>17</sup> Comme quelques-uns de ses contemporains, en particulier Albert Thibaudet avec qui il s’était entretenu à ce sujet, Proust s’inquiétait de la fragilité de l’ordre établi par le traité de Versailles (Michel Leymarie, *Albert Thibaudet: l’outsider du dedans*, PU du Septentrion, 2006, 282), ne le jugeant pas assez solide pour établir une paix durable (souci que l’on note également dans sa correspondance).

<sup>18</sup> *La Notion de politique. Théorie du partisan*, trad. M.-L. Steinhauser, coll. « Champs », Flammarion, 1992 (la première édition en allemand date de 1932).

On voit que Saint-loup n’y échappe pas, lui qui, tout en se targuant de ne pas avoir l’esprit fermé de ses contemporains, citant Schumann en allemand et évoquant Wagner au moment où les avions font constellation dans le ciel de Paris, considère néanmoins qu’une paix “juste” ne peut advenir que si la France gagne la guerre (suggérant qu’elle seule détient le sens de la justice). L’amitié idéale, c’est-à-dire désintéressée (non partisane)--qui doit, selon le concept schmittien d’*amicus curiae*, jouer un rôle prépondérant dans les affaires de politique internationale--cette parfaite amitié que Proust, comme on l’a déjà vu, ne cesse de questionner, est définitivement mise à mal, de la façon comique et apparemment frivole qui est la sienne quand il aborde des questions qui n’ont rien de frivole, par ce qu’on pourrait appeler les “amitiés particulières” dans le milieu de la diplomatie internationale.<sup>19</sup>

Dans une scène burlesque, située dans la première partie du deuxième volume (“Autour de Mme Swann” dans *A l’ombre des jeunes filles en fleurs*), il place dos à dos le marquis de Norpois, l’*amicus curiae* délégué par la France, ambassadeur de la pure amitié (non contaminée par l’amour) d’un côté, et de l’autre le marquis de Vaugoubert, l’ambassadeur de ces “amitiés particulières”, dont le rôle, au moment de la Grande Guerre, sera tenu par Charlus, mais qui déjà, au moment de l’achèvement d’imprimer du deuxième volume de la *Recherche*, en novembre 1918, a sa place dans le récit.<sup>20</sup>

On assiste ici à ce qu’on pourrait appeler une première “scène de placard”, version Molière, toute en quiproquos et *double-entendre*. Au cours d’un dîner chez la famille du narrateur, Norpois raconte la visite à Paris (aux alentours de l’automne 1896) du Tsar Nicolas II, ici Théodose II, et joue impeccablement (comme Arnolphe de *l’Ecole des femmes* encourageant à son insu et détriment les amours entre Clitandre et Agnès) son rôle de témoin naïf et inconscient de sa fonction d’entremetteur d’amitiés particulières, c’est-à-dire amoureuses.<sup>21</sup>

<sup>19</sup> Pour reprendre le titre du célèbre roman de Roger Peyrefitte (prix Renaudot, 1943), auteur également de *les Ambassades* (1951), et surnommé “le pape des homosexuels” pour avoir divulgué des secrets diplomatiques et sorti du placard nombre d’homosexuels au Vatican, y compris le pape Paul VI qui avait condamné l’homosexualité en 1976.

<sup>20</sup> C’est dans le troisième volume (*Sodome et Gomorrhe*, au cours de la soirée chez la princesse de Guermantes) que l’on retrouve Vaugoubert dans une scène de “petit Sodome diplomatique” [III 74], inspirée de la fameuse “camarilla” Eulenburg et de son ambassade restée invincible tant que dura son homogénéité.

<sup>21</sup> Cette première scène de placard annonce non seulement la grande scène du

Nous savons par la presse de cette époque que Nicolas II était venu pour resserrer les liens d'amitié entre la France et la Russie, et que, selon la *Revue des deux mondes* (dont Proust est un lecteur attentif), cette visite se conclut par la réaffirmation de «liens si précieux» et de «confraternité d'armes», termes évoqués pendant la cérémonie des toasts à cette occasion. Mais ce qui, pour le journaliste de la *Revue des deux mondes* ainsi que pour Norpois, ne prête à aucun double sens, prend une coloration indéniablement homoérotique et cocasse sous la plume de Proust. Le mot «affinités» en particulier, choisi et prononcé par le souverain lui-même--beaucoup plus jeune, il est noté à plusieurs reprises--vaudra au Marquis de Vaugoubert, qui a servi d'ambassadeur dans cette réunion Franco-Russe, cette remarque chuchotée à son oreille par le jeune Théodose: «Êtes-vous content de votre élève, mon cher marquis?» Cette phrase, ajoute Norpois devant la famille bouche bée d'admiration, «a fait plus que vingt ans de négociations pour resserrer entre les deux pays leurs 'affinités', selon la pittoresque expression de Théodose II» [I, 452]. Et l'on comprend que l'émotion de Vaugoubert qu'il a peine à contenir (comme le note Norpois), n'est pas un effet de la plus pure amitié et confraternité d'armes.<sup>22</sup>

Rien de tout cela n'est visible sans les lunettes de l'inversion. Alors que Norpois, aussi naïf que le narrateur, croit en toute bonne foi faciliter un geste d'amitié entre la France et la Russie, il assiste en réalité à une scène entre «tantes» (pour reprendre un terme cher à Proust et qu'il admire chez Balzac), figurant d'un côté l'ambassadeur, le Marquis de Vaugoubert (cette âme de cristal, insiste Norpois, mais que nous, lecteurs, savons inverti)<sup>23</sup> et d'autre part, “Sa Majesté”, qui, en utilisant dans son

bourdon (ouverture de *Sodome et Gomorrhe*, placée originellement à la fin de *Germantes*) mais la scène, plus escamotée, au milieu de *Germantes*, où l'on voit un Charlus, agissant de façon totalement incompréhensible pour le narrateur (et assez évidente pour le lecteur), s'offrir à lui comme le Vaugoubert de Théodose II, un Socrate moderne, accoucheur de vérité, rôle qui sera finalement le sien au moment de la déambulation de nuit pendant l'épisode de guerre du *Temps retrouvé*.

<sup>22</sup> Il faut ajouter que le terme “affinités électives” est emprunté au titre d'un roman de Goethe qui a fait scandale à sa parution en 1809 narrant les désirs tortueux et incontrôlables d'attirances et de répulsions entre les sexes.

<sup>23</sup> On pense à Maurice Rouvier, ministre des affaires étrangères de la France (remplaçant Delclassé), et qui a été considéré comme le modèle de Charles Marie dans “L'Affaire Marie” qui

discours un mot osé «affinités», a réjoui Norpois par son audace, mais une audace dont il ne soupçonne pas la véritable teneur. Ce mot, sur lequel il insiste, il l'a, dit-il «applaudi des deux mains», car selon lui, la diplomatie sentait un peu le renfermé et avait besoin que l'on fasse de l'air en cassant quelques vitres. Et ce mot «affinités électives» que “Sa Majesté” a trouvé *toute seule*,<sup>24</sup> au grand dépit du ministre des Affaires étrangères qui ne l'a pas du tout trouvé à son goût, ce mot a bel et bien traversé l'«âme de cristal» de Vaugoubert, et cassant quelques placards métaphoriques, a apporté au roman le souffle nécessaire à son élaboration.<sup>25</sup>

Nous savons, en effet, que le roman prend corps en 1908, en partie grâce à l'affaire Eulenburg (que Proust écrit avec un m, sans doute pour le germaniser), qui éclata en 1907-8 à la suite de plusieurs procès impliquant la participation de l'ambassadeur Phillip von Eulenburg à une “camarilla” diplomatique franco-allemande dans un but de rapprochement et d'amitié, et que ces rapprochements avaient été jugés suspects parce que teintés de ce que les français appelaient le “vice allemand”.<sup>26</sup> Ainsi les étranges propos de Charlus, sur l'incidence de l'homosexualité et de la vie privée des souverains sur la politique internationale pendant la guerre, propos jugés absurdes, voire odieux, par le narrateur, prennent leur sens dans ce contexte.<sup>27</sup> La “Grande Guerre” permet ainsi à Proust d'explorer plus avant des sujets dont l'apparente “frivolité” recouvre de son caractère spécieux de profondes et troublantes questions de politique internationale, de droit et de justice. Elle vient donner “forme et solidité” à ce qui s'agitait déjà lorsque Proust se passionnait pour l'affaire Eulenburg. Les relations internationales, vues par le petit bout

apparaît dans *Jean Santeuil*, l'homme public dont la double vie est révélée et cause un scandale qui mène à sa démission.

<sup>24</sup> On notera au passage le jeu du féminin des prédicats honorifiques (sa majesté, son altesse) régis par les conventions diplomatiques et que Proust utilise avec humour au cours du roman.

<sup>25</sup> Un placard déjà transparent, comme on le voit ici, pour une grande partie de la gence diplomatique.

<sup>26</sup> Voir la notice d'Antoine Compagnon à l'édition Gallimard (Pléiade), IV, 1196-1202.

<sup>27</sup> “Moi je les [les souverains des états européens] ai vus énormément [et] ai toujours pensé que l'empereur Nicolas avait eu un énorme sentiment pour [Constantin de Grèce, qui était une pure merveille]. En tout bien tout honneur, bien entendu. La Princesse Christian en parlait ouvertement mais c'est une gale. Quant au tsar de Bulgarie, c'est une pure coquine, une vraie affiche [IV, 366]. Voir Miranda Carter, *George, Nicholas and Whilhelm and the Road to World War I*, Alfred A. Knopf, 2010.



(homosexuel) de la lorgnette (dans *À l'Ombre*), pouvaient désormais également être vues à travers le verre grossissant de la "Grande Guerre" dans *le Temps retrouvé*.<sup>28</sup>

Charlus, qui appartient au Gotha, c'est-à-dire à l'annuaire diplomatique et généalogique des grandes familles d'Europe, en particulier franco-allemandes, serait en principe idéalement placé pour être, selon la formule de Schmitt, "ami de la cour". Par sa double nationalité et sa résidence sur le sol français (ami de la cour française ou *amicus curiae gallicae*), il serait à même d'étendre l'amitié de la cour à l'Allemagne, et par sa germanophilie, pourrait tempérer la germanophobie de ses compatriotes du côté français. Or, il n'en est rien, non pas parce que Charlus est un traître ou un espion à la solde des Allemands, comme Madame Verdurin voudrait qu'on le croie, sans d'ailleurs le croire elle-même, non parce qu'il divague avec ses propos de vieille tante gâteuse comme le narrateur le suggère en prenant ses distances, mais parce que Charlus est un trublion: du côté du risque, de l'excès et de la folie, de l'amour et non de l'amitié.

Charlus n'est pas vraiment un personnage dont on peut saisir la psychologie, mais plutôt un "signe clignotant", selon l'expression de Gilles Deleuze dans *Proust et les signes*, "un charlus" dont la fonction est de signaler le danger et perturber la bonne conscience de son entourage. Comme les "Charlie" de *Charlie Hebdo*, le plus outré, irrévérent des journaux satiriques, il clignote dans la nuit, signal intermittent pour gros temps, mais dont peu se soucient, sauf quand c'est trop tard.<sup>29</sup> Conscient du danger, il ne baisse cependant pas la voix, mais au contraire, crie très fort, détonne sur le boulevard où il harangue le narrateur, horriblement gêné par ses excès. Celui-ci, en voulant le calmer, ne réussit qu'à exciter son hilarité en évoquant une image digne de la couverture de l'hebdomadaire satirique: le "pif" écorché de Mme Verdurin sur lequel se jette, tels des lions excités par le sang, la populace friande de faits divers. Charlus pendant la guerre, "se débarrass[ant] de ses tirades comme un aviateur

<sup>28</sup> On retrouve ce double aspect de la politique internationale chez Patrick Modiano, avec son personnage de Meinthe, dans *Villa triste*, l'homosexuel dont le père est un héros de la Résistance, reconnu officiellement par son nom donné à une rue, mais dont le fils homosexuel est un participant de l'ombre, voué au secret d'état et à la non reconnaissance.

<sup>29</sup> Après l'attentat du 7 janvier 2015, le journal passe de 10 000 à 220 000 abonnés en un mois.

de ses bombes” [IV, 378], surgit de temps à autres, dans la nuit de la *Recherche*. Comme le Vautrin de Balzac pour quelques-uns de ses personnages (Rastignac, Rubempré) qu’il tente en vain de séduire et d’éduquer, il est le guide improbable du narrateur, Virgile un peu fou pour un Dante bien frileux. Et pourtant ce narrateur, qui renâcle à se laisser mener dans l’enfer du bout de la nuit proustienne, y va quand même, jusqu’au bout du chemin marqué d’une croix (de guerre) perdue et retrouvée.

*Charlus, c’est moi/Je suis Charlus*

“Vous pouvez tout raconter [...] mais à condition de ne jamais dire: *Je*”, cette phrase si souvent citée de Proust, que Gide consigne dans son *Journal* du 14 mai 1921, le lendemain de sa visite à l’auteur de la *Recherche* (qui, conclut Gide avec incrédulité, “loin de cacher son uranisme [...] s’en targue”), ne pourrait-elle se prendre exactement comme son contraire? C’est-à-dire: on peut tout dire du moment où on dit “je” parce qu’on peut le dire à travers des personnages qu’on peut se permettre (par voie narratoriale) de tourner en ridicule, désavouer, dénoncer comme fous, et pourtant (selon la loi du renversement des contraires pourtant/à cause de) faire siens, remplir de soi dans toutes ses fibres. “Je’ est partout”, dirait Proust.<sup>30</sup>

L’épisode de Brichot, qui s’improvise chroniqueur de guerre et subit les foudres de Mme Verdurin pour avoir osé écrire en son propre nom, est révélateur à ce sujet. Mme Verdurin a tôt fait de mettre en pièces avec rage et délectation, de “caviarder” comme elle se plaît à dire, les articles patriotiques du pauvre Brichot, surnommé Chochotte (mais dans l’esprit duquel pourtant elle se range, comme Françoise avec le chau-

<sup>30</sup> Selon Michael Lucey, in *Never Say “I”, Sexuality and the First Person in Colette, Gide and Proust* (Duke UP, 2006), la première personne n’est pas un simple sujet grammatical se référant à un individu, mais a une fonction performative: c’est une autre façon de dire “nous” et de représenter des catégories qui n’osent pas parler pour elles-mêmes. Pendant la guerre, comme le montre Elisheva Rosen dans “Entre décence et obscénité, ce qui se dit dans la guerre dans *Le Temps retrouvé*”, in *Guerre et Paix, Débats, Combats, Polémiques*, 76, 2004, 75-9, Proust doit négocier avec le dicible de son époque, non seulement en matière d’érotisme mais de politique, et sa façon de faire est plutôt que d’atténuer ses opinions, de les surenchérir (ce qui rappelle le commentaire de Gide).

vinisme du père), en l'accusant, selon le principe de la paille et de la poutre, de son propre travers: le snobisme, ici sa version académique, le pédantisme. Or, l'on apprend que Mme Verdurin garde tellement d'ascendant sur le brillant universitaire qu'est Brichot que, sur une simple critique de son emploi abusif du "je", il le remplace par le voile pudique de la troisième personne indéfinie, "on". Mais ce que Mme Verdurin n'avait pas anticipé c'est que ce passage à la 3<sup>e</sup> personne permet à Brichot non pas d'éliminer "le moi haïssable" mais de ne plus dorénavant "parler que de lui, de commenter la moindre de ses phrases, de faire un article sur une seule négation, toujours à l'abri de *on*" [IV, 371, italiques dans le texte]. Inversement, Proust, en passant de la troisième (*Jean Santeuil*) à la première personne (la *Recherche*), en principe ne parle que de lui-même ou en son nom, mais en réalité vide son "je" de son contenu référentiel par le moyen d'un narrateur auquel il retire tout un ensemble d'identités repérables (inversion, judéité, snobisme), pour pouvoir à son aise parler à travers ses personnages les plus improbables, les moins suspects de parler pour l'auteur: une employée de maison et une vieille "tante".

Ainsi Proust, se glissant dans la peau de ses personnages, pourrait-il dire "Charlus, c'est moi" ou "Je suis Charlus", ce qui lui permettrait de dire ce qu'il n'osait pas dire à ses contemporains, non pas tant en ce qui concerne son "chochottisme" (homosexualité et snobisme), que ses opinions politiques sur les relations internationales en temps de troubles, tout en restant "en-deçà de l'aveu"<sup>31</sup>

Charlus pourrait ainsi être la réponse de Proust à Schmitt: fin des ambassades, de l'amitié de la cour, de l'amitié tout court, et nécessité d'envisager une cour en-dehors de la cour, une cour proprement internationale, qu'on l'appelle la SDN ou l'ONU, d'une cour juste car non partisane pour des querelles nécessairement injustes et partisans. Et "je suis Charlus" la réponse anticipée à notre époque qui a bien saisi que

<sup>31</sup> Voir à ce propos la fine analyse de Joseph Brami sur ce qu'il appelle "l'extériorisation du lieu de la parole du narrateur" pendant la longue déambulation du *Temps retrouvé* dans le Paris by night de la guerre, extériorisation par le personnage de Charlus qui donne libre cours à sa "folie" et qui permet à Proust de dire l'inconvenable tout en restant "en deçà de l'aveu" (Brami, "La Guerre de 14-18 dans *Le Temps retrouvé* de Marcel Proust, in *Mémoires et anti-mémoires littéraires au XX<sup>e</sup> siècle: La Première Guerre Mondiale*, Bruxelles, Peter lang, 2008, vol 1, 65-95).

dire “Je suis Charlie” n’est pas prétendre se mettre à la place des journalistes assassinés mais exercer son droit de participation, son droit “d’en être”, avec tout ce que cela comporte de réticence et de fanfaronnade, de bonne et de mauvaise foi, de raison et de déraison.

